ANTORESSE

Observe • Analyse • Intervient

Sept années d'apprentissage

Tous terroristes?

Joueur d'échecs & millionnaire

Werner se confie

U-Turn, rébellion antimoderne



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Sept années d'apprentissage

'Antipresse vous informe, vous divertit, vous questionne et vous accompagne depuis sept ans déjà. Mais la réciproque est aussi vraie. Pour moi, ces sept années auront peut-être été la période d'apprentissage la plus intense de ma vie. Je m'en explique dans ces quelques notes.

LA POSITION DU TÉMOIN

Lorsque nous avons lancé l'Antipresse, en décembre 2015, j'écrivais Le Rayon bleu. Le roman, situé dans le contexte de l'équilibre de la terreur nucléaire, traitait du destin tragique des lanceurs d'alerte. Des vrais. De ceux qu'on tue.

On pourrait presque dire que le lanceur d'alerte reconnu et honoré par son temps n'en est pas un. Les vrais veilleurs et prophètes répètent à travers les époques le destin de Laocoon. Leur lot est l'incompréhension et la moquerie de ceux-là mêmes qu'ils s'efforcent d'avertir et de protéger. Ils découvrent que l'hu-

main ordinaire n'est jamais aussi suspicieux qu'à l'égard de celui qui lui veut du bien, et jamais aussi naïf et bonasse qu'avec les escrocs.

Voilà un sujet que Julian Assange doit méditer chaque jour dans sa cellule. Il aura connu le halo de gloire et de célébrité et les ténèbres de la persécution. Entre les deux, peutêtre sans le savoir, il aura franchi la subtile ligne rouge qui sépare le bac à sable des enfants turbulents de la zone aride des réels ennemis du système.

L'Antipresse avait dépassé sa 70e semaine et je me trouvais «très à l'est» (voir AP070), sur les bords du lac Baïkal. Assurer la livraison hebdomadaire pour le dimanche matin était déjà devenu un devoir, une passion et même une obsession. A mes yeux, l'Antipresse était le prolongement et le complément naturel, dans le domaine de la «non-fiction», de mon travail de romancier. Or le fil rouge qui reliait Le Miel au Rayon bleu, par-delà l'éloignement des lieux et des époques, était — me semble-t-il — cette irruption soudaine et imprévisible de la conscience qui fait les grands témoins de l'histoire, les «dissidents» et parfois les martyrs.

L'Antipresse, comme son nom l'indique, s'était d'emblée donné le rôle du «grain de sable» dans le grand mécanisme de l'information de masse, autre nom du conditionnement des foules. Ce n'était pas lié à une idéologie particulière, ni à un programme politique, d'où la déception d'un certain nombre de lecteurs initiaux, politiquement motivés. Le grain de sable qui grippe les rouages bien huilés oblige les systèmes à se dépanner, donc, parfois, à s'interroger sur leur propre fonctionnement. A penser et à se penser. Or, c'est souvent cela, le fait qu'un certain nombre d'individus au sein d'une foule pensent et se pensent, indépendamment du brouhaha ambiant, qui empêche cette foule de se transformer en troupeau.

Livrer un récit subjectif et humain, mais cohérent, d'un temps disloqué. Voilà en quelques mots toute la mission de cette entreprise à laquelle notre petite rédaction consacre ses forces depuis maintenant sept ans. Les jubilés ne sont évidemment que des jalons arbitraires au milieu d'un flux continu, mais ils nous donnent l'occasion de faire une halte sur notre route, de nous rappeler *pourquoi* nous marchons et, peut-être, de mieux ajuster nos pas.

EPOQUE CHARNIÈRE

On dit souvent que les grands cycles de la vie s'organisent par multiples de sept ans. Cette édition, la 366e, de l'Antipresse, correspondrait alors à la conclusion de notre première «saison» et, pourquoi pas, à l'entrée dans un nouvel âge. Il est toujours utile de se remettre en question et de se renouveler, mais très difficile de déterminer par avance le nouvel itinéraire. Nous ne le connaissons pas pour le moment, et c'est vous qui nous aiderez à le comprendre.

L'Antipresse n'a hissé sa voilure actuelle qu'en 2020 — d'une certaine manière, en prenant sa mission au sérieux et en trouvant une formule susceptible d'assurer son indépendance. Cela a nécessité des mois de recherches, de tâtonnements, d'interrogations ainsi que l'intervention d'une pensée extérieure au monde de l'écrit, celle de notre directrice stratégique, Julia. Le développement technologique et la transformation des mentalités obligeaient à repenser de fond en comble le sens et la structure d'un média autonome. et ce sans modèle à copier. Nous sommes tombés à pic: le XXIe siècle

ne faisait réellement que commencer. Jusqu'en 2020, nous avons vécu sur les retombées géopolitiques, idéologiques et morales du 11 Septembre, de la guerre contre le terrorisme et de l'Occident-phare-des-libertés valeurs tellement «vingtième siècle». La dystopie du Covid allait brutalement mettre fin à ces illusions, du moins auprès d'une part minoritaire, mais significative, des citoyens du monde «avancé». Elle s'est enchaînée «sans transition», comme disent les automates de la télé, sur le (vrai) conflit de civilisations que nous vivons aujourd'hui.

La recomposition de l'espace ex-soviétique, esquissée par l'éclatement de la Yougoslavie des années 1990 et la *katastroïka* en Russie, est entrée dans sa phase chaude avec le coup d'Etat du Maïdan en 2014 et ses conséquences, que nous n'avons pas fini d'éponger. Comme beaucoup de commentateurs lucides l'ont relevé des deux côtés du mur, de Jordan Peterson à Andreï Martyanov et Emmanuel Todd, il ne s'agit pas seulement d'un affrontement classique de grands blocs à propos de contrôle des ressources et des flux énergétiques, mais de quelque chose de bien plus profond: d'une guerre de civilisations dont l'enjeu est la définition même de l'homme et de la société. Nous en avons abondamment parlé dans l'Antipresse, et ce depuis le début. (Voir par exemple «L'humanisme comme illusion», AP039, 28.8.2016, ou «Un monde sans Poutine», AP120, 18.3.2018.)

Dans le premier numéro de cette

année (AP318), j'ai publié mon Tolstoïevsky revisité en annonçant que la Russie allait devenir en 2022 l'enjeu, central. Les événements sont allés au-delà de mes attentes. Ils nous ont amenés au bord de l'annihilation totale, cette issue impensable pour la plupart car elle ressemble au Soleil: on ne peut pas la regarder en face. L'an 2022 a transformé la fable du Rayon bleu en sujet d'actualité.

L'HEURE MÉTAPHYSIQUE

Pourquoi ce feuilleton russe? Dès le moment où la Russie a gravé dans sa Constitution la définition traditionnelle de la famille (un homme, une femme, des enfants), il est devenu évident que la lutte à mort avec le bloc transhumaniste était inscrite à l'agenda. Il est curieux que personne ne se soit sérieusement interrogé sur la portée de ce truisme, ou plutôt de la nécessité de le protéger juridiquement. Nous sommes entrés dans une drôle d'époque où les concepts les plus arbitraires semblent aller de soi, mais où les évidences de nature doivent être prouvées et défendues.

Une des leçons de ces années de transition, à mes yeux, est que les humains sans ancrage métaphysique — si instruits qu'ils soient — sont disposés à accepter et croire n'importe quoi, moyennant un peu de persuasion. Leurs facultés d'entendement s'arrêtent à la surface des phénomènes, sans capter leur dimension symbolique. Cela donne raison à Chesterton qui brocardait la crédulité des athées et des prétendus

rationalistes. Le spectacle des foules - ignares ou éduquées, civiles ou médicales — se trémoussant au son de la «science» pipée et s'appliquant à apprendre les pas de danse les plus désarticulés au nom de leur «santé», aura à cet égard été assez éclairant. Le recyclage des mêmes contorsions au profit de la «lutte pour le climat» ou de la «défense de l'Ukraine» a fait dériver la pièce vers un comique de répétition en fin de compte assez prévisible. L'an 2020 et ses suites, c'est le Ministère des Démarches loufogues de Monty Python reprenant la gestion des affaires globales.

Ainsi donc, il est de plus en plus difficile de raconter l'époque sans recourir à la *Scientia sacra*, la science des fins ultimes. Sans elle — Camus et les existentialistes l'avaient bien senti —, la frontière entre le sensé et l'absurde s'efface et n'importe quoi devient possible. C'est une carte blanche donnée aux pouvoirs de l'illusion, ce que les théoriciens américains appellent déjà la «guerre de cinquième génération» ou la guerre des perceptions.

DÉCOMPOSITION-RECOMPOSITION

Ce n'est pas pour plagier Cioran, mais la période que nous avons traversée constitue un «précis de décomposition» assez semblable psychiquement à ce qu'ont vécu les Européens de l'Est lors de la chute du communisme. C'est la crise de l'«hypernormalisation» dont nous avons abondamment parlé. A force de vivre sur des fictions, un système social, un ordre moral et politique se sont

avérés dépassés, inutiles et absurdes. A cette différence près qu'en URSS et dans les pays satellites tout le monde guettait ce moment et que le régime fut donc balayé pour ainsi dire du jour au lendemain alors que chez nous l'agonie se prolonge. On rendra cette justice, au moins, au malheureux Gorbatchev qu'il avait eu le courage de franchement reconnaître la faillite de son système et d'y chercher des remèdes alors que ses collègues ouest-européens, au XXIe siècle, mobilisent toutes les ressources de la communication — c'est-à-dire du déni — pour sauver les apparences. Tout en s'équipant de lacrymogènes et de véhicules blindés.

A leur suite, une grande part de la population continue de se bercer de fariboles et de mots creux quand tous les indicateurs réels lui pointent le chemin de la récession, de la privation de liberté et de la dépossession. Il n'empêche. Nous avons, depuis 2015, été témoins d'un effondrement vertigineux de la crédibilité des «élites», effondrement dont la dystopie covidienne aura été le point culminant. Les voici aujourd'hui encore essayant, cà et là, d'imposer des mesures sanitaires incongrues pour essayer de justifier à posteriori leur ineptie et de différer l'échéance des tribunaux. De manière générale, le métier politique est devenu un bullshit job, avec des exceptions d'autant plus lumineuses qu'elles sont éparses et éphémères. La censure, que nous condamnions avec horreur chez les autres, est devenue banale dans l'espace public, mais elle n'est

que la pointe visible d'un iceberg mental dont l'autocensure constitue la masse immergée. La bataille de Twitter, qui fait rage justement ces jours-ci, nous donne un aperçu de l'ampleur du phénomène et de son intégration à la gouvernance ordinaire en régime «démocratique».

Pour camoufler la dégringolade, on s'emploie activement à casser les instruments de mesure, en particulier dans les domaines de l'éducation et de la conscience civique. Les médias de grand chemin jouent un rôle déterminant dans cette désensibilisation. A contrario, les médias de traverse prospèrent en assurant une mission de veille, de bon sens et de mémoire. L'Antipresse n'aurait sans doute pas pu trouver sa place et son auditoire cinq ans plus tôt. Nous ne sommes pas un bateau de plaisance, mais une embarcation pour le gros temps. A mesure que le temps se gâte, notre équipage s'agrandit.

DES DESTINS ET DES IDÉES

Et c'est là la part la plus gratifiante de ce chemin d'apprentissage. L'Antipresse, qui s'élabore dans la solitude et en tout petit comité, est un magnifique lieu de rencontres. Elle a offert des tribunes à des dizaines de «désinvités» qui, chacun à sa manière, étaient eux-mêmes des grains de sable. Elle a créé un Club ou se réunissent et se parlent les personnalités les plus inattendues. Elle a eu des collaborateurs de haut vol, réguliers ou non, qui tous ont laissé une emprunte originale. Je pense en premier lieu à l'esprit pétillant et à la

plume virtuose de notre cofondateur Jean-François Fournier, mais aussi, entre autres, aux enquêtes fouillées d'Arnaud Dotézac, au subtil «Thé d'Orient» de Laurent Schiaparelli ou encore à la remarquable série d'Ariane Bilheran sur l'essence du totalitarisme, qui forme en soi un essai à part entière et qui continue d'inquiéter les consciences, c'està-dire de les éveiller. Aujourd'hui que l'Occident «collectif» s'efforce d'effacer de son histoire et de sa géographie la Russie, son peuple et sa culture, nous profitons de la connaissance intime qu'a Jean-Marc Bovy de ce pays pour maintenir des liens qui, de toute façon, devront tôt ou tard être restaurés. Ces sept années auront été riches de crises et de coups de théâtre. Rétrospectivement, j'ai l'impression que chacune de ces turbulences nous aura amené de nouvelles rencontres, créé de nouvelles alliances. Me reviennent en mémoire les entretiens avec le pop-ésotériste et grand érudit Pacôme Thiellement, avec Andreï, créateur du célèbre blog du Saker, avec l'intrépide journaliste Bahar Kimyongür dont la tête est mise à prix par le gouvernement turc, avec la pénétrante Liliane Held-Khawam ou les trois Jacques du renseignement, aux profils si différents, l'Israélien Neriah, l'ambassadeur suisse Pitteloud et le colonel Baud. Et je me souviens du vaste soulagement que j'avais éprouvé, au plus profond de la psychose covidienne, de découvrir ce monument de solidité physique et mentale qu'était le rappeur Zuby, avec sa franchise pétrie de bon sens et son joyeux combat pour la liberté.

Sans oublier notre extraordinaire communauté de lecteurs, qui est à la fois une alliée, une interlocutrice et une source d'informations et de belles histoires. Le bon docteur Hubert m'accueillant à ma descente de train à Pékin pour aussitôt m'emmener à travers la ville en vélo. Le mythique appartement-théâtre de Dany et Youri à Moscou. L'isba musicale de Laurence Guillon à Pereslavl, d'où elle nous adresse ses superbes chroniques... Et les framboises de Martin Dabilly dans le Yunnan, et la forge de Jocelyn Lapointe dans le Grand Nord canadien. Et l'irréductible petit royaume musical de Diane Tell dans les Alpes, voisinant presque avec le chalet-refuge du docteur Walter, le «médecin intérieur»... L'Antipresse aura été le trait d'union de toutes ces destinées et de

tous ces témoignages humains. Avec le recul, j'identifie un fil rouge entre eux, entre nous. Nous n'étions pas du même monde, mais nous étions de la même famille.

Je pourrais en dire autant des auteurs qui m'ont servi de guides et d'éclaireurs dans ces chamboulements. Il n'y a pas de hasard. Tant de lectures qui dans mes vies antérieures m'avaient semblé fortuites ou chaotiques, ont soudain trouvé leur sens et leur place dans le dispositif de connaissance et de compréhension qu'il aura fallu construire pour ces temps radicalement nouveaux. De Zinoviev à Kahneman, de Bernanos et Günter Anders à Theodore Roszak, sans oublier l'éclairante relecture de Hannah Arendt et d'Ernst Jünger par Eric Werner, des fréquentations livresques sont soudain devenues de vrais compagnons de route et de combat. Si les populations et leurs



élites ont été si facilement embrigadées par la covidéologie et les autres hallucinations de l'époque, me dis-je au bout du compte, c'est parce qu'on a oublié de leur faire lire les bons auteurs.

Ainsi donc, de dimanche en dimanche, ma vie depuis sept ans aura été guidée par une idée fixe: vous surprendre, vous divertir, vous apprendre quelque chose si je peux, et ne surtout pas vous décevoir. Tant de soirées en fin de semaine passées sur des terrasses de cafés, jusqu'à la fermeture et au-delà, pour profiter de leur accès internet et boucler la livraison à l'heure... Cela ressemble parfois à une vie de fou. Mais aussitôt je me dis: il n'y a pas de plus beau métier au monde.

CODA: UNE DEMANDE

Je viens, chers lecteurs, de vous raconter les démons qui m'animent et qui font avancer notre petite embarcation. Mais j'aimerais aussi apprendre quelque chose de vous, en particulier des deux ailes les plus distantes de la communauté de l'Antipresse:

 Si vous nous lisez depuis le début, pourquoi nous êtes-vous fidèles depuis si longtemps?
 Si vous nous avez rejoints depuis

moins d'une année, pourquoi nous avez-vous choisis?

Je vous serais infiniment reconnaissant, si vous en avez le temps, de nous l'écrire (antipresse@antipresse. net) en quelques phrases. Il va de soi que si vous n'êtes dans aucune de ces deux catégories, et que l'envie vous prend de nous parler de votre relation avec l'Antipresse, nous vous lirons volontiers. Cela nous aidera grandement à comprendre le cap de notre prochain septennat et à nous améliorer...



Antipresse.net-canal historique Le rendez-vous des abonnés de l'Antipresse sur Telegram! → t.me/antipresse



ENFUMAGES par Eric Werner

Sommes-nous tous des terroristes?

JUSQU'ICI, LES SERVICES SPÉCIAUX DEVAIENT SURTOUT S'OCCUPER DES TERRORISTES. MAIS, POUR NOTRE MINISTRE, ILS DEVRAIENT AUSSI DÉSORMAIS S'OCCUPER DES «EXTRÉMISTES». LES «EXTRÉMISTES» NE SONT PAS EN EUX-MÊMES DES TERRORISTES. MAIS IL Y A UN RISQUE QU'ILS LE DEVIENNENT. ET DONC ON NE PEUT PAS NE PAS S'EN OCCUPER...

Dans un article récemment paru, l'anthropologue Emmanuel Todd relevait que les élites européennes, en particulier françaises, vivent «en mode sadique, se vengeant sur leur peuple des humiliations subies à l'international»(1). En cause, leur aliénation à l'empire américain, qui les oblige à avaler toutes sortes de couleuvres, ce qui à la longue peut effectivement être ressenti comme humiliant. Et donc elles se vengent sur leur peuple, en lui faisant à lui aussi avaler toutes sortes de

couleuvres. En clair, elles lui font la guerre. Guerre qui ne date pas d'hier, sauf qu'en cette année 2022, avec la crise énergétique (qu'elles ont délibérément provoquée), la pression s'est encore accentuée. La guerre est réellement aujourd'hui devenue totale. C'est moi qui parle ici de guerre et de guerre totale. Mais — avec d'autres mots —, c'est bien aussi ce que dit Emmanuel Todd.

Dans un autre article, le même Emmanuel Todd propose une comparaison entre la situation des Noirs américains et celle des peuples européens. «Notre position dans le système américain n'est pas si différente que nous l'imaginons de celle des Noirs. Dans ce monde de l'inégalité, nous, les Européens, sommes en bas de l'échelle et, comme tels, je vous l'assure, nous sommes méprisés»(2).

NOTRE SOUVERAINETÉ ET SES PROTECTEURS

Avec des plus et des moins, tous les pays sont ici concernés, et en particulier la Suisse, puisqu'elle vient, comme on le sait, de renoncer à sa neutralité perpétuelle, sans naturellement que les Américains n'y soient pour rien. Il n'y a plus aujourd'hui en Suisse de neutralité perpétuelle. Il va falloir s'y habituer. Mais encore une fois, personne ne nous a exactement tordu le bras pour nous obliger à y renoncer. Pas plus que les Américains ne nous ont exactement tordu le bras pour nous forcer à acheter leur fameux avion de combat F-35, un avion qui vole si bien, n'est-ce pas? Et en plus, si bon marché. Rendez-vous même compte, on a signé le contrat d'acquisition avant même que le référendum lancé par les opposants à cette acquisition ait été soumis au vote populaire. C'est dire. Relevons au passage ce respect tout à fait hors du commun que les

élites politiques de la Suisse ont pour leur Constitution. On n'en avait d'ailleurs jamais douté.

Bref, la ministre suisse de la Défense aime beaucoup les Américains. Pour la situer, c'est elle qui au printemps dernier avait demandé au CIO (le comité international olympique), qui a son siège en Suisse, d'exclure les fonctionnaires russes ou biélorusses des fédérations sportives internationales ainsi que ses propres membres originaires de Russie ou de Biélorussie. On se tromperait fort en imaginant que l'idée lui en aurait été suggérée par des tiers. Quels tiers? Cette demande lui est venue spontanément à l'esprit, car elle est vraiment et sincèrement très en colère contre les Russes et les Biélorusses. On n'a pas le droit de violer comme ils l'ont fait le droit international. Eux en particulier. Les Américains, c'est autre chose. Eux ont tous les droits. Mais on ne parle pas ici des Américains: on parle des Russes et des Biélorusses. La politique, disait Carl Schmitt, consiste à désigner l'ennemi prioritaire.

Voilà pour l'ennemi extérieur. Mais il y a aussi l'ennemi intérieur. Il ne faut pas oublier l'ennemi intérieur. Rassurez-vous, la ministre pense à tout. Ne vient-elle pas d'engager une révision de la loi sur le renseignement, autrement dit sur

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (Monty Python)

les services spéciaux qui sont de son ressort en tant que ministre de la Défense, pour les adapter aux nouvelles menaces qui pèsent sur le pays? Jusqu'ici, les services spéciaux devaient surtout s'occuper des terroristes. Mais pour la ministre, ils devraient aussi désormais s'occuper des «extrémistes». Les «extrémistes» ne sont pas en eux-mêmes des terroristes. Mais il y a un risque qu'ils le deviennent. Et donc on ne peut pas ne pas s'en occuper. C'est ce qui se fait, d'ailleurs, Comment autrement la ministre saurait-elle qu'il y a un risque? Je lui pose la question. Mais il faudrait que ce soit légal, ce qui n'est pas le cas à l'heure actuelle. Il est illégal, par exemple, de mettre sur écoute les téléphones et les ordinateurs des citoyens ordinaires. Ce que la ministre n'aurait bien sûr pas l'idée de faire. Mais je répète alors ma question: comment savezvous, Mme Amherd (c'est son nom), que ces non-terroristes que sont les «extrémistes» pourraient éventuellement devenir des terroristes? Soit vous dites n'importe quoi parce qu'il est aujourd'hui politiquement correct de le dire, soit vous avez quand même fait quelque chose d'un peu illégal, n'est-ce pas? Je ne sais pas.

En attendant, ce que vous proposez, c'est de changer la loi. C'est un vieux débat au sein des élites européennes (en mode sadique ou non). Faut-il s'asseoir sur la loi et tout simplement faire ce qu'on a envie de faire, advienne que pourra, ou faut-il changer la loi pour l'adapter à la pratique? Les deux options ont leurs avantages et leurs inconvénients. Si l'on s'asseoit sur la loi, une rumeur finit immanquablement par naître et se répandre, celle selon laquelle il n'y aurait plus d'État de droit. Il n'est jamais bon pour le régime qu'on dise de lui qu'il ne respecte pas l'État de droit. Mais d'un autre côté aussi, s'il change la loi pour l'aligner sur la pratique, on dira qu'il est devenu officiellement totalitaire: pas seulement dans les faits, comme jusqu'ici, mais officiellement. Là non plus, ce n'est pas très bon pour son image.

Tout le monde sait que les services spéciaux espionnent la population. C'est leur raison d'être même. Autrement il n'y aurait pas de services spéciaux. Tout le monde sait également que quand on a quelque chose de confidentiel à dire, on ne le dit pas au téléphone ou sur Internet. On utilise pour cela d'autres canaux de communication. Sauf que jusqu'ici, ce que faisaient les services spéciaux, ils prétendaient ne pas le faire. Alors que, dans l'hypothèse où l'on changerait la loi, ils n'auraient plus besoin de le prétendre. Ce n'est pas anodin, comme changement. Une chose est de faire quelque chose de criminel, mais en cachette, autre chose d'officialiser cette pratique en l'inscrivant dans la loi. Car c'est la loi elle-même qui devient alors criminelle. Vous me suivez, Mme Amherd?

PIRE QUE LES TERRORISTES: LES NON-TERRORISTES!

On peut aussi poser le problème autrement. Chacun sait à quoi servent les lois antiterroristes. Elles n'ont que très peu servi jusqu'ici à combattre les terroristes. En revanche, elles sont souvent utilisées comme arme contre diverses catégories d'opposants, les «extrémistes» dont parle la ministre, bien sûr, mais pas seulement. Il n'en faut pas beaucoup aujourd'hui pour être qualifié de «terroriste». Le mot est très élastique. À partir de là, l'État montre ce qu'il sait faire: arrestations abusives, perquisitions nocturnes, portes forcées, fouilles à nu, mobilisation dans ce contexte d'unités antiterroristes, etc. La France, on le sait, est reconnue pour sa compétence en la matière, mais en Suisse aussi, depuis quelque temps, les policiers apprennent à faire ce genre de choses.

Très souvent, d'ailleurs, le mot «terrorisme» n'est même pas articulé. L'incrimination «terroriste» est implicite, elle s'infère des choses même que l'État s'autorise à faire. Il les fait donc, mais sans dire en application de quelles lois il les fait: comme si cela le gênait de le dire. Parce qu'effectivement cela pourrait se révéler gênant. Il ne le dit donc pas. Sauf que ce qu'il fait tient lieu d'explication. Les gens comprennent tout de suite. Autant dire que les lois antiterroristes n'ont plus tellement ici d'importance. Ce qui compte, c'est la police antiterroriste. Quand elle débarque à quatre ou six heures

du matin après avoir cassé la porte d'entrée, on ne se pose plus tellement de questions. Si c'est comme ça, ça doit être ça. Voilà ce qu'on se dit.

L'alternative est donc de savoir si l'on en reste là ou si l'on réécrit les textes. La ministre serait plutôt pour qu'on les réécrive, concrètement qu'on leur fasse dire: les terroristes, voyez-vous, ce ne sont pas seulement les terroristes, qu'est-ce que vous crovez? Ce sont aussi, surtout même, les non-terroristes, car il y a toujours ce risque: que les non-terroristes se transforment en terroristes. Ce sont les plus dangereux, justement parce qu'ils n'ont encore rien fait. Soutiendriez-vous peut-être qu'un tel risque n'existe pas? Il importe donc que ce qui précède figure en toutes lettres dans la loi, question de transparence. La loi doit dire ce que l'on fait, comme ce que l'on fait doit être en accord avec la loi. Prenez-le dans un sens ou dans l'autre. Bien sûr, il y aura des gens qui ne seront pas d'accord. Ils diront qu'il est très mal de criminaliser ainsi toute espèce d'opposition, c'est sadique, Laissons-les dire.

NOTES

- 1. Emmanuel Todd, «Le diable et le 49.3», *Marianne*, 3-9 novembre 2022.
- 2. Emmanuel Todd, «Nous sommes tous des Noirs américains», *Marianne*, 17-23 novembre 2022.



LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Kirsan Ilioumjinov, millionnaire postsoviétique repenti

QUI SE SOUVIENT ENCORE DE KIRSAN ILIOUMJINOV, L'ANCIEN PRÉSIDENT DE LA FÉDÉ-RATION INTERNATIONALE DES ÉCHECS? EN 2018, IL DISPARAÎT DES RADARS DE NOS MÉDIAS APRÈS S'ÊTRE FAIT SUSPENDRE DE SES FONCTIONS À LA TÊTE DE LA FIDE, VICTIME À SON TOUR DES SANCTIONS DE L'ONCLE SAM. DE OUOI S'EST-IL RENDU COUPABLE?

Selon ses accusateurs, sa faute a été de permettre à son partenaire aux échecs Bachar el Assad de se procurer du pétrole auprès de l'État islamique. Sans autre forme de procès, l'UBS a dû fermer les comptes de la FIDE, sans doute pour éviter de tomber elle-même sous le coup de sanctions. Illustration brillante de ce que sont devenus aujourd'hui le droit et la justice internationale sous la férule de Washington. Pour survivre, il ne restait plus au Conseil de la FIDE que de démettre son président, en le reconnaissant coupable de «violation du code éthique de la FIDE».

On ne se lamentera pas sur le sort du magnat qu'est devenu Ilioumjinov au cours des années, parallèlement à sa carrière politique à la tête de la République de Kalmoukie et à son long règne de président de la FIDE. Grâce à un carnet d'adresses bien rempli et une longue expérience des affaires qui a débuté dans la Russie libérée des années 90, le roi déchu dans son fief a continué de faire de bonnes affaires, en prenant récemment la majorité dans une société bulgare d'hydrocarbures et une forte participation dans une compagnie française de sucre. Dans les vidéos diffusées sur son blog (kirsan.today), il ne craint pas de trahir son image en parlant devant un décor de palmiers et de mer d'azur, qui a toutes les apparences d'un paradis fiscal. Pour autant, il ne faudrait pas forcer le trait et dépeindre Ilioumjinov comme un oligarque rapace qui a eu pour seul but dans l'existence de s'enrichir au détriment de ses concitoyens de Kalmoukie et de Russie. Le

reporter du *New Yorker* qui a fait en 2006 le voyage d'Elista, capitale de la Kalmoukie, pour interviewer son président, le dit d'entrée dans <u>le long article</u> qu'il lui a consacré: Kirsan Ilioumjinov n'est pas «le millionnaire postsoviétique typique et l'autocrate bouddhiste» que nous pouvions nous imaginer.

Voici à l'appui de cette affirmation quelques traits atypiques de ce Mongol de Russie, ou plutôt de ce Russien mongol, comme il serait plus juste de l'appeler.

Né en 1962 à Elista, ville perdue au fond de la steppe entre Caucase et mer Caspienne, le petit Kirsan a profité de ce qu'il y avait de meilleur dans le monde soviétique poststalinien, à savoir son système éducatif. A 14 ans, il remporte le championnat d'échecs de sa République. La médaille d'or, qui récompensait ses excellentes notes à l'école, lui a ouvert le chemin de la capitale et les portes du MGIMO, le prestigieux institut où le Kremlin forme ses diplomates. Avant de monter à Moscou, il a exercé le métier de mécanicien en usine et acquis le galon de prolétaire qui aurait suffi pour le promouvoir dans les rangs du parti communiste, si entretemps l'URSS n'avait pas sombré dans le néant. Heureusement pour lui et pour sa carrière, il a pu échapper à la malédiction qui a frappé l'ensemble du peuple kalmouk, soupçonné de collaboration avec les Allemands pendant la guerre et déporté en masse en Sibérie, avant d'être autorisé par Khrouchtchev à rentrer au pays. Lorsqu'à l'âge de 31 ans, Ilioumjinov accède à la présidence de la république kalmouke en

1993, il investit beaucoup dans l'éducation et rend obligatoire l'enseignement des échecs dès le plus jeune âge. Rien d'étonnant si c'est un très jeune Kalmouk, du nom de Roman Chogdjiev, qui vient de remporter en Turquie le championnat d'échecs d'Europe 2022 dans la catégorie des moins de 8 ans...

En 1989, le jeune diplômé du MGIMO était entré dans la vie professionnelle au moment où s'écroule le Mur de Berlin et où l'économie planifiée soviétique cède la place à un libéralisme débridé et souvent mafieux. Il sait se plier aux nouvelles règles du jeu économique, qui se distingue le plus souvent par une absence de règles. Grâce à sa maîtrise du japonais, il met le pied dans le commerce des voitures nipponnes, où il gagne son premier million. En 1993, arrivé à la tête de la république, il ne cesse pas de brasser ses affaires privées, mais invoque pour sa défense le fait qu'il en fait profiter son peuple. A ses frais, il fait reconstruire les temples bouddhiques que Staline avait fait raser avant de déporter le peuple kalmouk. Une de ses plus grandes réalisations a été la construction au centre d'Elista d'une pagode rutilante qui abrite une statue géante de Bouddha. Il n'en reste pas là. En 2006, devant le journaliste du New Yorker, il se tresse des couronnes, «En treize ans [de ma présidence], nous avons construit 38 temples bouddhiques. Je dis bien 38! Nous avons construit 22 églises orthodoxes, ainsi qu'une cathédrale catholique polonaise et une mosquée. Et j'aimerais insister sur ce point: le constructeur, ce n'est pas la Russie, ce n'est pas Moscou, ce

ne sont pas les investisseurs ni les sponsors. Tout cela a été bâti avec ma fortune personnelle et donné au peuple». Pour autant qu'il soit sincère, il donne ainsi raison au New Yorker: un millionnaire postsoviétique typique aurait agi autrement et préféré investir ses millions dans un yacht et une retraite au soleil, plutôt que de dissiper sa fortune au nom d'un œcuménisme supra-religieux.

Sur le plan économique, le bilan de son règne de 17 ans, qui s'est terminé en 2010 à la tête d'une population décroissante de moins de 300 000 habitants, est plutôt décevant. La république des steppes reste à la traîne et figure en queue de la liste des sujets de la Fédération de Russie pour son PNB par habitant. Ilioumjinov est resté impuissant à enrayer ce déclin, car la principale richesse naturelle du pays résidait dans les vastes étendues de steppe herbeuse où naguère les nomades kalmouks faisaient paître leurs troupeaux de moutons. On parle au passé, car sous l'ère soviétique, cette richesse a été sacrifiée par de savants docteurs en agronomie, qui ont voulu remplacer les races de moutons autochtones par des mérinos à la toison abondante, sans prévoir que leurs sabots tranchants allaient détruire à iamais le fragile tapis herbeux de la steppe. Les plaines de Kalmoukie se sont depuis transformées en un vaste et stérile désert, où - manque de chance - on n'a pas trouvé en quantité le pétrole ou le gaz qui aurait compensé la disparition de l'élevage traditionnel.

Ilioumjinov n'a pas baissé les bras pour autant. Il a imaginé transformer sa capitale Elista en une Cité olympique des échecs, doublée d'un paradis fiscal sur le modèle de Monaco ou du Luxembourg. La première partie de son rêve s'est réalisée. En bordure de la ville et face au vide béant de la steppe se dresse une «Chess City» aux apparences d'un mauvais Hilton qui doit faire hurler dans leurs yourtes célestes les mânes des ancêtres d'Ilioumjinov. La Chess City a accueilli en 1998 l'Olympiade des échecs, mais pour le reste elle peine à séduire la clientèle blasée des congrès internationaux. Quant au projet de havre destiné à attirer les pauvres millionnaires harcelés par leurs percepteurs, il n'est plus réalisable depuis que Poutine a réduit considérablement l'autonomie des républiques en faisant de la Fédération de Russie, qui n'est plus fédérale qu'en apparence, un État centralisé.

Le portrait de Kirsan Ilioumjinov serait incomplet si l'on ne mentionnait pas son goût pour la poésie et l'écriture. Sur son site Internet figure en première place un poème de sa plume intitulé «Je cherche le rayon de lumière perdu» avec en exergue les premiers vers de la Divine Comédie: «C'était à la moitié du trajet de vie, je me trouvais au fond d'un bois sans éclaircie». Atypique vraiment, la trajectoire de ce millionnaire postsoviétique qui continue à sa manière de défier les ténèbres.

Erratum: Dans notre Grand Jeu sur l'Islam russe, nous avons inclus par erreur l'Ossétie du Nord dans les républiques musulmanes du Caucase, alors qu'elle est à forte prédominance chrétienne orthodoxe.

RECONQUÊTES par Eric Werner

Antipresse, la tête hors de l'eau

A PRÈS AVOIR ENSEIGNÉ LA PHILOSOPHIE À L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE ET ÉCRIT UNE SÉRIE DE LIVRES DÉRANGEANTS, ÉRIC WERNER EST DEVENU CHRONIQUEUR À L'ANTIPRESSE, PRÉCIS ET RÉGULIER COMME UN MÉTRONOME. VOICI EN OUELOUES MOTS CE OUI LE MOTIVE.

Les ruptures de continuité dans la vie personnelle ne coïncident que rarement avec les bouleversements collectifs, mais parfois quand même cela arrive. Ainsi, quand Slobodan m'a proposé, en mars 2020, non pas d'écrire dans l'Antipresse (car, de temps à autre, je le faisais déjà auparavant), mais de le faire désormais régulièrement, à raison d'un article par semaine, c'était quelques jours à peine après le début de la pandémie du Covid-19. Plutôt étrange, comme coïncidence. Autre coïncidence, je venais juste moi-même de passer quelques jours à l'hôpital (pas pour le Covid, mais pour autre chose: pile avant que les hôpitaux n'annulent toutes leurs opérations pour faire de la place aux malades du Covid: j'ai eu beaucoup de chance). Et donc je me suis mis à écrire ces articles: un par semaine, comme me le demandait donc Slobodan. Je ne pensais pas au début que j'y parviendrais. Je n'étais pas habitué à cette cadence. Mais contrairement à ce que je pensais, cela n'a pas été un problème. J'ai très vite pris le rythme. C'est même venu tout seul. J'ai très vite aussi compris que j'étais réellement à ma place en faisant ce que je faisais. J'ai souvent eu le sentiment au cours de ma vie



de ne pas être à ma place, de faire des choses pour lesquelles je n'étais pas exactement fait (enseigner la philosophie par exemple). Mais là, très clairement, j'étais à ma place. Ce que je faisais en tout cas avait du sens. C'est l'inconscient en moi qui me le disait! En plus, c'est arrivé au bon moment. Je ne sais pas comment, autrement, j'aurais pu survivre au Covid-19: lui survivre mentalement, j'entends, alors que tout alentour était fermé et que je vivais en autoconfinement chez moi sans voir personne. Ces articles m'ont permis de garder la tête hors de l'eau. Aujourd'hui encore, d'ailleurs, c'est le cas. On n'écrit pas seulement pour les autres, mais pour soi. Je ne crois pas avoir autant écrit dans ma vie que depuis que j'écris pour l'Antipresse!



PASSAGER CLANDESTIN: Patrick Gilliéron Lopreno

U-Turn, une révolte contre le monde moderne

NOTRE AMI ET COLLABORATEUR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO PUBLIE UN LIVRE DE PHOTOGRAPHIES HANTÉ, AUSTÈRE ET RADICAL AVEC UN TITRE GRAVÉ DANS LE GOUDRON: «U-TURN» ET UN TEXTE INTRODUCTIF DE SLOBODAN DESPOT. C'EST L'OCCASION DE MIEUX FAIRE CONNAISSANCE AVEC CE PHOTOGRAPHE SANS COMPROMIS HABITÉ PAR LA LITTÉRATURE.

Note de la rédaction. — Pour la troisième fois, après Éloge de l'invisible* et Champs, j'ai eu le plaisir de collaborer à un livre de photographie de Patrick Gilliéron Lopreno. Cette expérience est pour moi une inversion des rôles: dans des vies antérieures, pour la Légende de Genève, avec Georges Haldas ou i-Mages avec Oskar Freysinger, j'avais tenu la caméra et non la plume. Mais l'itinéraire de Lopreno au travers de ses albums-méditations photographiques m'a happé et intrigué. Quel artiste de la lumière aurait osé photographier l'invisible? Et de quelle quête intérieure cette austérité profonde était-elle la marque? Nos intérêts, ainsi, sont croisés. Dans

l'Antipresse, hormis ses photographies de fin de cahier, Patrick publie ses découvertes de fin lecteur sous forme de «Lisez-moi ça!» Et dans ses espaces photographiques, j'insère les marginalia que ses obscures lumières m'inspirent. U-Turn part en effet de cette nuit d'encre spirituelle qu'est la laideur moderne pour monter vers la clarté du beau et de l'intemporel. Il est composé de photos argentiques, de très gros grain, réalisées avec un appareil classique. Aucun trucage, aucune séduction, mais une matière presque palpable et une texture de lithographie pour ces stèles plantées au bord d'un chemin épineux et noble. (SD)

Cinq questions à Patrick Gilliéron Lopreno



POUROUOI CE TITRE: U-TURN?

Tout d'abord, il a une connotation cinématographique. Avec ce livre, je marque une rupture dans ma manière de travailler. J'ai pour la première fois pensé l'ouvrage comme une fiction et l'ai écrit comme un synopsis de film. Ensuite, si on traduit «U-Turn», cela signifie le demi-tour, mais aussi la conversion. Je voulais un titre qui permette plusieurs interprétations.

COMMENT ES-TU DEVENU PHOTOGRAPHE?

Par une pratique constante depuis mon adolescence (laboratoire et développement de films). Puis, après mes études, une formation intensive auprès de l'agence Grazia Neri à Milan, qui m'a permis de collaborer avec des photographes comme Michael Ackerman et Klavdij Sluban. En revenant en Suisse, je me suis lancé en indépendant et, après beaucoup de travail, ça a pris.

IL Y A UN CHEMINEMENT DANS LES PHOTOS QUI COMPOSENT CE LIVRE. OUE REPRÉSENTE-T-IL POUR TOI?

Le cheminement du livre est construit sur le chiffre deux, comme le yin et le yang et le noir et blanc. Je recherche constamment l'harmonie parfaite et le juste équilibre. Ici, la nature, les paysages, les êtres humains et les animaux sont au même niveau, à égalité. Le chaos est industriel et technique. Il mène à la destruction.

LA PRIÈRE N'EST-ELLE QUE VERBALE? PEUT-ELLE AUSSI ÊTRE ICONOGRAPHIQUE?

Seule l'icône est une prière. Jamais la photographie ne pourra la remplacer, ni le cinéma d'ailleurs. Il faut respecter cette hiérarchie et rester humble et modeste. Par contre, le caractère émotionnel est présent et inséparable à toutes mes images. L'union des êtres et de la nature à Dieu est son accomplissement, ainsi que l'élévation de l'âme.

QUELLES SONT TES SOURCES D'INSPIRATION?

Pour *U-Turn*, elles sont autant cinématographiques que littéraires. Terence Malick et Andreï Tarkovski. *Le Temps scellé* de Tarkovski m'inspire comme une Bible. Ernst Jünger, Peter Handke, Robert Walser, Gustave Roud et Philippe Jaccottet. Je lisais ces auteurs pendant la conception de ce projet et ils furent des sources d'inspiration concrètes.



Introduction de Slobodan Despot (extrait)

SEMAINIER DE L'ÉTRANGETÉ, JOUR III

La laideur est notre drapeau. Tout ce que la nature nous a légué de parfait devait être recopié en plus rigide, plus grossier et plus laid. Comparer l'embranchement du tronc et du rameau, sur le plus humble des arbustes, avec une soudure à l'arc. Les fibres végétales s'épousent et se mêlent comme des fleuves quand le métal brûlé, noirci, torturé crie sa souffrance.

La douleur est toujours laide, on le sait. Mais on oublie que l'inverse est plus vrai encore: la laideur est toujours douleur. Toute la pédagogie moderne aura consisté à nous en désensibiliser.

Car il y a une philosophie là

derrière. Des résistances naturelles à vaincre. Devenir moderne, c'est apprendre à embrasser un lézard visqueux sur la bouche. Certains peuples, certains milieux, s'y sont faits plus vite que d'autres.

Louis XIV fit jeter aux fers, dit-on, l'inventeur de la première mitrailleuse. C'était une manière trop ignoble de tuer des hommes. Les Anglais ou les Allemands l'auraient sans doute anobli. Ces peuples commerçants et industrieux nous ont légué la pensée la plus immonde de toutes: l'utilitarisme.

Au plan divin se substitue le Plan tout court. Le Plan ordonne les





villes, calibre les maisons, dirige les vies de manière plus autoritaire, plus méticuleuse que le démiurge le plus maniaque. Or le Plan, ce ne sont jamais que des hommes, en col rigide, monocle et cravate, et leurs descendants plus ou moins asexués, plus ou moins androïdes. Nous sommes seuls coupables de notre aliénation.

La révolte contre le monde moderne est d'abord esthétique. Un Américain, Thoreau, en fut le premier expatrié, le premier réfugié politique à demander l'asile aux forêts. Thoreau préférait la beauté hostile à la laideur complaisante. Il avait compris que la technique ne servait pas l'humain mais le rééduquait. Afin que l'humain, une fois reprogrammé, entre à son service. L'homme des champs



était infiniment plus souverain que le rat des villes. C'est pourquoi la technosphère s'emploie à détruire les arbres et les forêts: pour nous priver de toute retraite. Les photographies de l'extrait sont tirées de *U-Turn*, livre publié en tirage limité chez Till Schaap éditeur. Disponible (pour le moment) dans les librairies suisses. Pour commander depuis l'étranger, écrire à l'auteur: lopreno@gmail.com.



TURBULENCES

MARQUE-PAGES · La semaine du 27 novembre au 3 décembre 2022

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Cuculture (suite). Ne sachant trop que faire d'un million, l'Etat du Valais a décidé d'offrir en cadeau à la population des billets de cinéma et des livres d'auteurs locaux. Oskar Freysinger nous expliquait la semaine dernière combien l'idée était cucul. Slobodan Despot, s'exprimant la RTS, s'est lui opposé formellement à ce que ses propres livres d'auteur soient offerts en cadeau bonux. Voici pourquoi.

Priorités stratégiques. La guerre froide est terminée, mais la guerre du froid vient de commencer. Le gouvernement nous demande de baisser la température des appartements et de monter celle des frigos. Ou encore, de moins regarder de vidéos HD: Netflix devient soudain un allié objectif du «chantage énergétique russe». Certains trouvent les mesures judicieuses, d'autres les jugent futiles. On débat, c'est la démocratie. Pendant ce temps, dans cette même Helvétie alpestre, les canons à neige tournent à plein régime, 24 heures sur 24, et sans panneaux solaires! Au contraire: ils sont même éclairés, la nuit, par de puissants projecteurs. Sans doute pour rassurer la population: elle pourra skier cet hiver, même s'il ne tombe pas un seul flocon. Sauvons le tourisme alpin et... prends ca. Poutine!

Univers parallèle. La revue Eléments, à la réputation politiquement incorrecte, mais à la rigueur culturelle incontestée, publie dans son dernier numéro un dossier sur les 36 youtubeurs «dissidents» les plus influents de l'aire francophone, allant «de Soral à Papacito». Et cela a provoqué un séisme! Où va-t-on, si même Eléments... La rédaction, par la voix de Rodolphe Cart, a justifié son choix de manière intelligente

et nuancée. Peut-on, au nom de nos valeurs «classiques», continuer d'ignorer l'évolution massive de la société vers un «univers métapolitique parallèle»?

«En démocratie, c'est l'opinion qui règne et qui gouverne. Or, l'opinion, ça se fabrique, et les fabriques d'opinion ne passent plus par les journaux, les revues, les bibliothèques ou les livres. Petit à petit, nous voyons donc tout un écosystème devenir secondaire – que Debray appelle la graphosphère – au profit d'un autre qu'est monde de la vidéosphère.»

A lire: Revue Éléments - Pourquoi il fallait faire ce dossier sur les youtubeurs.

Adieu chic. Le suicide assisté est à la mode. Et c'est peu dire! C'est même glamour. Cette pub canadienne vous promet un départ pour Sirius distingué, branché et même mystique. A se demander ce qu'on fait encore là! Un grincheux a tout de même observé que c'était la première pub au Canada, et depuis longtemps, sans aucune diversité ethnique: tous les participants sont blancs.

Tous contre la fraude. Le colloque de Lisbonne, vous vous en souvenez? Cette conjuration portugaise (voir AP355) a réuni un groupe de spécialistes venus dénoncer la fraude multidimensionnelle liée à la pandémie du Covid. Notre ami Jean-Dominique Michel, qui a éclairé nos esprits avec une critique impitoyable de la corruption scientifique, lance aujourd'hui un appel contre la fraude généralisée dans le monde de la science et de l'information. Si l'âme vous démange de «faire quelque chose», commencez donc par écouter cet homme sage et intrépide à la fois!

La main dans le sac. Ou comment la BBC pense pouvoir manipuler sans retenue, mais se heurte à la muraille de Chine. Ce bref extrait d'une conférence de presse (2 min) montre Laura Kuenssberg, rédactrice politique de la BBC, monter sur ses grands chevaux déclarant «ne rien savoir» au sujet d'un influenceur nommé Adrian Zenz censé fournir la «came» de la propagande antichinoise à la sa chaîne. La réponse qu'elle reçoit de la porte-parole des Affaires étrangères chinoises est... désopilante! Avant de mentir publiquement, la BBC et ses «informateurs» auraient au moins pu se concerter...

Barbouzologue. Notre conférencier et ami Eric Denécé, directeur du Centre Français de Recherche sur le Renseignement, en connaît un bout sur le métier. Sur LCI, on lui a posé la question qui fâche: «les espions français sont-ils encore à la hauteur?». Nous vous laissons découvrir la réponse, fort argumentée, par-vous mêmes.

Machinations. Elon Musk semble tenir sa promesse: le grand déballage sur la censure chez Twitter a commencé. Le journaliste indépendant Matt Taibbi résume les premiers documents rendus publics. Il s'avère que les équipes de «contrôleurs» bloquaient des comptes pointés directement par le parti Démocrate afin, notamment, d'éteindre l'incendie provoqué par le fameux laptop de Hunter Biden. Mais les Républicains avaient leurs portes dérobées aussi - beaucoup moins larges, certes. A proportion des sympathies politiques de l'équipe dirigeante du Réseau, très à gauche, exprimées notamment par la générosité de leurs dons au «bon» parti. Il paraît que la nomenklatura UE redoute les prochaines fournées, qui pourraient toucher à la corruption covidienne. On verra. En attendant. l'entrepreneuse Caitlyn Jenner espère que Musk vit «entouré d'une sécurité massive et en un lieu très sûr et caché». Ce qu'il révèle, tout bonnement, c'est que le réseau social le plus influent dans le milieu médiatique n'était autre qu'une machine à faire élire le candidat Biden. Nos médias de grand chemin ne semblent pas avoir de commentaires à ce sujet.

Pain de méninges

LE MIRACLE DE LA CONSCIENCE

J'ai toujours, devant les yeux, l'image de ma première nuit de vol en Argentine, une nuit sombre où scintillaient seules, comme des étoiles, les rares lumières éparses dans la plaine.

Chacune signalait, dans cet océan de ténèbres, le miracle d'une conscience. Dans ce foyer, on lisait, on réfléchissait, on poursuivait des confidences. Dans cet autre, peut-être, on cherchait à sonder l'espace, on s'usait en calculs sur la nébuleuse d'Andromède. Là on aimait. De loin en loin luisaient ces feux dans la campagne qui réclamaient leur nourriture. Jusqu'aux plus discrets, celui du poète, de l'instituteur, du charpentier. Mais parmi ces étoiles vivantes, combien de fenêtres fermées, combien d'étoiles éteintes, combien d'hommes endormis...

Il faut bien tenter de se rejoindre. Il faut bien essayer de communiquer avec quelques-uns de ces feux qui brûlent de loin en loin dans la campagne.

— Antoine de Saint-Exupéry, Terre des Hommes.

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



La rose blanche. Riddes, 2.12.2017.

Ce n'est pas une danse, c'est la vie même. Ou plutôt: c'est la vie, quand elle est entièrement vécue, qui est une danse. Pour Garcia Lorca, le duende du flamenco était le démon de l'art et de la poésie, cette combustion interne qui vous fait sentir que l'on est allé jusqu'au bout de soi. Puisse tout ce que nous faisons être du flamenco!